

« *A la Sainte-Catherine, tout art prend racine...* »

Gérard Naudy,
TZR histoire-géographie,
Moulins sur Allier.

Oh pardon ! « Tout arbre ... » ! Ce dicton paysan qui envisage une hypothétique réglementation de la nature, ne cultivera pas davantage celui qui déjà troque sa toge de prédicateur au treillis du jardinier, sitôt son spectacle vivant terminé. Quelques vérifications heureuses attesteront de la force de la tradition et que quelque part, à l'orée d'un esprit qui bat la campagne, « la terre ne ment pas ». A feuilleter l'herbier de ses différentes prestations comme un livre d'art, l'enseignant d'histoire, de géographie, d'éducation civique, de développement durable, et aujourd'hui d'arts figuratifs, et pas nécessairement en langue française¹, en ressort moins assuré concernant son métier, plus industriel et contrevenant. Passé quelques années, il en mesure l'imposture maquillée, le travail au forfait, ou le délit de fuite de moins en moins auto-contraventionné. Lézarder aujourd'hui sur quelques pans de l'Histoire pour faire oeuvre de savoir esthétique ne nous ramènera pas à plus de sincérité. L'image que l'on nous presse d'utiliser en méthode pédagogique, et maintenant de faire apprendre, abonde dans le virtuel. Il y a sans doute plus de plénitude à rester soi-même, proches des fondations, et plus d'avenir, par les temps qui courent, à agir et parler vrai.

L'enseignement de l'Histoire est en état de Grèce

De la naïade à la noyade. Des filles fontaines aux décisions incontinentes. Passer d'un cent mètres carrés résidentiel dans le style XIXème, à une chambre de bonne surchargée raccorde à un destin ascensionnel immérité. La démocratisation a lancé les hostilités. Car la présence d'invités trop nombreux entraîne la dilution de la solennité. A partir de vingt, la joie de se retrouver entre camarades occulte le recueillement devant les événements passés. On vient pour l'Histoire. On repart avec une moisson d'histoires drôles. L'élève ressort heureux de continuer à exister. Mais ce n'est pas suite à l'écoute d'un cours qui pousse au tragique pour alimenter régulièrement l'attention. Rien de nouveau. L'apprentissage en est peu sexué : pas de x et y à manipuler. Il n'enfante pas de grandes inventions comme pour les exercices de français. Ses lourds soubassements sont de plus en plus effondrés par le sacre de l'instant. Il n'entrouvre pas suffisamment le monde de la communication anglicisée. La pédagogie un peu frustrée à base d'apprentissages laborieux trouve son Judas dans l'ouverture aux trompeuses technologies garantissant des bénéfices fugitifs. Alors, on maraude entre les tombes. Le premier rang s'échine à comprendre. Le dernier se moque du personnage central. En l'occurrence l'enseignant, ordonnateur de la cérémonie, qui dirige la manoeuvre avec la gravité de circonstance, très seyante à l'imposteur qui s'apprête à verser dans un patrimoine larmoyant dont il n'a été nullement témoin. Et à la visite virtuelle de lieux géographiques où il n'a jamais mis les pieds. Ou encore, au lancement de tracts civiques que lui-même n'éprouve pas le besoin de suivre. Le geste auguste se meurt. L'enseignant d'histoire, face à l'incurie des élèves, se surprend au repli sur les ressources de quelques supercherries pour rester en haut de la triche. Me vient souvent une image de l'art

1 Salut discret à tous les enseignants en sections européennes. J'en ai été aussi.

tauromachique où le matador dans une arène, tente d'arracher au bout de sa faena, encore quelques passes à un taureau qui n'avance plus. Un esprit truqueur l'invite à caresser la croupe de l'animal de sa suave muleta, comme un baiser de mort, pour faire croire que c'est le taureau qui passe. En guise de flanelle, je tiens d'une main la grande carte murale débusquée dans le poussiéreux cagibi d'histoire. Je joue de quelques véroniques, faisant croire au spectateur, par la hardiesse de mon propos, que je connais les lieux désignés comme s'ils ne s'étaient égarés que dans ma poche. Ou dans le pire des cas, je tente de distiller au milieu des rumeurs de la foule distraite, une information, puis une autre, et peut-être celle d'après.

Nous nous retrouvons de plus en plus souvent dans cette posture-imposture. Aucun autre enseignant n'a recours à de tels masques ou jeux de rôles tant son office ne réclame pas d'universalité. Le postiche prévaut encore à la potiche. Trompant une solitude de fin de règne. Jusqu'à la sonnerie tant attendue. La gestuelle funèbre tire vers soi le suaire. Epaules voûtées, dos arrondi, bras ballants de désolation, marche à petits pas vers la porte de sortie avant d'éteindre la lumière, dans une symbolique glaciale. L'enseignant d'histoire renoue à cet instant avec la tradition du cinéma muet. Même si, aussitôt son usurpation du temps et de l'espace terminée, il aura tout loisir, comme les autres cette fois, de courir se servir un remontant. Ou aller ripailler de façon grivoise bien loin des solennités qui préfaçait son intervention professorale. Horaires resserrés, programmes trop difficiles. Cet enseignement demande un effort sur soi auquel on veut sursoir. Celui d'une projection en arrière des plus renversantes. Or, le genre salmonidé se perd, qui sait remonter le torrent pour se donner une continuité. Vu l'aspect commémoratif de cette matière qui ne fait rien de moins que nous rappeler à nos racines, le législateur aurait pu prendre soin dans son souci de retour à l'envoyeur, de graisser les poulies actionnant les chaînes abaissant vers la fosse. Le montant de la douloureuse devait être un tantinet élevé. Au point que le cercueil, qui avait déjà eu un peu de mal à prendre l'escalier tortueux, se trouve actuellement stoppé à mi-descente. Il brinquebale dans le vide. Se balade comme un pendu. De façon très artistique, espérons-le. Le réceptacle visible en contre-plongée a été prévu manifestement pour d'autres visites. Le caveau, seule certitude de celui qui a un peu de bouteille, sera bientôt de famille. Quelques enseignements, épargnés provisoires, vont nous valoir des renforts. Les sciences économiques et sociales récemment titubaient. La philosophie tousse quelquefois un peu fort. A la Toussaint, tous les thèmes sont en crise. Comment se libérer de la reconstitution factuelle et du didactisme pour imposer sa vision d'enseignant ? Tenir, tel un croyant. Nous n'avons pas d'autre programme. Il faut prendre sa mort en patience.

Trépassé par ici, il repassera par l'art

L'institution se régénère à la purge des effectifs et à de régulières coqueluches que l'enseignant suit encore sans broncher. Passé un temps, le coup de rein se dispense du coup de coeur. L'Histoire des arts. Et non pas de l'art. Nuance capitale. Vous l'imaginez. Manquait plus que ça. Une circulaire en date du 10 novembre, juste avant le 26 donc, informe les collègues concernés de la mise en oeuvre en classe de troisième des conditions d'évaluation de l'épreuve finale de ce nouveau chantier lumineux. Comme en amour, il n'y a pas d'art sans Histoire. Ni sans rendre des comptes. Obligatoire à tous les niveaux de scolarité désormais. Toute culture doit nécessairement avoir un empiècement scolaire. Eternelle pourvoyeuse d'enseignements capillaires, la culture justifie à elle seule l'école comme un amoncellement de dossiers renouvelés, mais jamais crânement traités. Encore une couche de tête bien pleine, sous le label de culture artistique cette fois. Elle s'ajoute la culture mathématique, géographique, anglaise, espagnole, musicale, sportive. La culture se désaltère sur un mode culturiste. Nous n'avons pas quitté cet esprit troisième république, et totalitaire à la fois, où l'on cherche à enraciner un mode de pensée dans des têtes encore malléables. A regarder de près les moyennes trimestrielles de la rubrique arts plastiques sur les bulletins, il nous avait pourtant semblé que les élèves cartonnaient. Le crayonnage a toujours bonne mine. La portée musicale, jamais d'altération. Des appréciations élogieuses sapent sans vergogne celles d'autres disciplines, à juste titre beaucoup plus réservées sur le même sujet. En conséquence, il n'apparaissait pas nécessaire que les élèves soient ripolinés une seconde fois. On se trompait. On n'avait rien compris.

Déjà coulé dans l'appellation « soclaire » de culture humaniste, voilà que l'enseignement

de l'histoire se trouve endetté auprès d'autres, moins neurologiques il faut l'avouer : les arts plastiques et l'éducation musicale pour l'occasion. Tout à fait respectables au demeurant. Comme si la pollinisation passait dorénavant par une hellénisation du pôle. L'Iliade, fais les valises ! Au contraire de l'artichaut, on s'éloigne ici du coeur pour racler de nouvelles feuilles un peu amères. Il nous reste encore assez de dents et de lèvres pour cependant en sourire. Nous assumions déjà le pittoresque d'être enseignant typique du développement durable. Mais comme il n'y a manifestement pas de volet pénal à la récidive par une autre fenêtre de tir, nous voilà maintenant promus spécialistes des arts. Tout ce qui sera dit pourra être retenu contre nous. Donner matière à un élève, sur ses heures de cours déjà programmées sans ça, de disserte seul sur une oeuvre cinq minutes au moins devant un jury, et de répondre au feu de questions ensuite, n'a rien d'un artifice. Chiche que l'enseignant est apte à trousseur à la diable quelques oeuvres sans aptitude particulière. Sans contingent horaire en plus. Sans gloire, tant il est pressenti membre du jury que de façon aléatoire. L'octroi d'une polyvalence de façade nourrit l'imposture. Elle rajoute à la collection de panoplies qui restent encore en rayon: soit trop étroites, soit trop amples. Alors que nous avons déjà de plus en plus de mal à enfiler notre propre habit. De moins en moins de lumières. Seule discipline ventouse de l'évolution de la société, nous sommes, enseignant en histoire-géographie, de tous les fronts pionniers. Prédiposés à essayer les plâtres. A souvent aussi les gâcher. L'Education civique avec laquelle nous sommes automatiquement enguirlandés sert de stuc. Elle constitue une véritable porte d'entrée ouverte aux quatre vents. Qu'est-ce qui serait étranger à l'éducation du citoyen ? « Tu peux t'occuper de la formation secourisme avec les 5ème, s'il te plaît? » m'interroge une charmante collègue de français à laquelle je n'aurais pas refusé un bouche à bouche, mais qui interprétait de façon trop labile notre discipline. « Sinon, je le ferai dans le cadre de la vie scolaire ! ». Pas de sa survie en tout cas, si elles continuent à être travesties ! Les directives dans sa matière ne l'obligent pas, elle, à jouer les transformistes. Ne cherchez pas d'autres matières desquelles on exigerait de façon si peu équitable de son passeur une telle hybridation en épicier-cafard.

Il n'est pas inutile de se demander si c'est pour mieux valoriser les arts plastiques, dissiper un peu plus l'enseignement de l'histoire, ou renforcer le lyrisme crédule d'une transversalité de fortune, que joue à plein cette nouveauté. Ou tout simplement si elle ne cherche pas sous des faux-semblants à attribuer généreusement des points supplémentaires à l'examen du Brevet auquel on greffe au passage un examen oral. Ce n'est d'ailleurs pas la plus mauvaise idée qui soit. L'option se défend. L'art est imparable. Mais pas plus qu'un enseignement possible des grands textes littéraires ou autre. Pas la peine donc de surenchérir sur l'a propos. L'histoire des arts doit permettre, tenez-vous bien, « la construction d'une culture personnelle ». Impensable sans ça ! Le développement ensuite de « la capacité à analyser une oeuvre d'art ». Comme si l'enseignement des arts plastiques et de quelques oeuvres notoires en Histoire ne pouvaient y satisfaire suffisamment. « La maîtrise de l'expression orale », parfaitement négligée, il est vrai, par l'enseignement des langues. Et fin du fin : « la découverte des métiers et des formations liées à ces pratiques artistiques et culturelles ». On aura tout lu ! Admirez le « et », comme si arts et culture étaient indépendants. Comme pratique et connaissances. Intellectuel et manuel. Et de quelles formations s'agit-il, s'il vous plaît ? Sûrement de celles qui débouchent sur un emploi. On manque de peintres du dimanche ? De guides dans les musées ? Comment croire que l'élève sortira grandi d'une allusion comique à quelques oeuvres remarquables, qui sans retour, tomberont dans l'oubli. L'enjeu est-il aujourd'hui de savoir plus ou d'apprendre à savoir ? De ce côté-là, rien de neuf : des cours et encore des cours. Et pour pas un sou de dépense. Pas de contestation de fonds. L'affirmation de plus de Savoir fait toujours recette. Surtout après cette réforme pourtant sulfatée de socle de compétences qui a donné lieu de penser qu'on avait changé d'optique. A tord. On changeait juste de toise. La mise en place n'a pas trop traîné cette fois. Elle est déjà généralisée deux ans après le lancement. Comme quoi, lorsque c'est le président de la République qui impulse, les choses s'accélèrent. Sachez-le, nous sommes gouvernés tout aussi directement qu'efficacement par le président. Pour le coup, nous sommes vraiment dans l'esprit de la cinquième république, présidentiel à l'extrême. Quand c'est un ministre, l'initiative est attendue au coin du bois. Si elle a la tête dure, elle pourra retrouver ses esprits. Pour mieux s'apercevoir ensuite qu'elle a été dépouillée de ses plus beaux effets.

Arts et contrefaçons

On sent bien pointer l'incitation pertinente au travail en équipe. L'appel à la mise en cohérence utile des enseignements aujourd'hui désarticulés sans que cela ne fasse d'histoire. Mais à l'instar de la croissance économique française qui se fonde uniquement hélas sur la consommation, le positionnement des interventions scolaires ne se situe qu'en aval des enseignements (le pourrait-il autrement?). Ce qui explique grandement leur échec depuis vingt ans. On fait semblant de ne pas le savoir. Au-delà de l'Histoire des arts, le législateur espère en haut lieu relancer la machine par plus d'évaluation à la sortie, plus de travail transversal, plus de projets. C'est heureux. Mais sans jamais vouloir remonter au stade de la production. En allant gratter dans les causes véritables des dysfonctionnements. Dans le cas présent, une réunion sur le comment de la répartition des oeuvres à étudier chacun dans son coin, n'en vaudra jamais une autre sur le pourquoi des écarts de notes dantesques entre les résultats du groupe arts plastiques - musique (plus quelques compagnons de route) et ceux des matières d'apprentissage véritable, comme l'histoire. Et savoir ensuite comment les éviter par l'adoption d'une grille commune de critères sélectionnés. Les problèmes de thermostat sont bien connus au point que la circulaire a pris soin de présenter des critères d'évaluation communs au moment de l'examen. Il serait souhaitable que les corps intermédiaires (IA-IPR aux abois, chefs d'établissement rivés à leur ordinateur) s'avisent de saisir le pompon au passage afin de nous éviter des effets de yoyos aux conseils de classe, et autres tours gratuits. Encore faudrait-il que le champ pédagogique ne soit pas sèchement déserté dans les établissements. Car, en absence d'une telle concertation, les élèves eux-mêmes sont invités à des stratégies souterraines d'économie d'énergie. Ils se glissent entre les failles, se permettant des lacunes aux matières rugueuses, étant assurés d'obtenir la moyenne trimestrielle, grandement habilitée à l'orientation finale, grâce à d'autres enseignements plus mécaniques. Tout en continuant de préjuger de la qualité de leurs enseignants aux rendements chiffrés.

La droite française joue aussi les imposteurs. Elle a toujours accusé le coup en matière culturelle. Elle jalouse la gauche de son cortège d'intellectuels auxquels elle ne peut opposer qu'un listing de people à qui on a dédicacé la loi Hadopi. La gauche gouverne la culture. La pensée culturelle depuis le XIXème siècle roule à gauche. Il est reconnu à la droite peu de crédibilité dans ce domaine. Et même aucune force créative. Tant elle a bâti longtemps sa renommée sur le conservatisme. Voire le retour en arrière. Les grands auteurs n'ont-ils pas été historiquement plus de gauche que de droite ? La description du misérabilisme ouvrier, l'appel invertébré à la liberté ou à l'égalité, pas plus propice aux grandes et talentueuses tirades que les élucubrations de la théorie d'Adam Smith ou autres propos plus extrêmes ? C'est un fait. Les mémoires du général de Gaulle n'ont pas de postérité littéraire. Pourquoi pas oser l'histoire des arts, comme une provocation, au-delà des clivages, histoire justement de réconcilier la droite avec l'érudition ? Elle qui a fait toute sa carrière sur la pragmatique. Les échéances électorales ne sont sans doute pas étrangères à ce réveil culturel. Cette matinale à la fois fraîche et emmiellée ne renversera pas la tendance. Mais donnera des gages de bonne volonté. Elle fera figure de balancier face à une gauche sûre de son crédit culturel. Mais qui cache actuellement bien des découverts. L'esprit de rassemblement, de moralisation et d'arrogance idéologique ne font pas voeu de génie créatif. Seulement de chasteté bienveillante. La droite n'a pas besoin de courir l'imitation servile. Elle est condamnée d'avance. Même avec les meilleurs arguments qui s'aventureraient dans les pratiques innovantes. Derrière sa définition du mot culture, pointera toujours le populisme d'une exposition de vieilles voitures. La nostalgie du défilé folklorique plus que le salon littéraire. La réfection de la place du marché s'imposera toujours à celle du théâtre. Elle a tout intérêt au contraire, à rester elle-même, forte en mêlée, solide sur les appuis : ceux de l'action et de l'efficacité, en cassant le mur entre secteur privé et public, si telle est sa perspective. Agir sans idéologie. Reconnaître le poids de la pensée, oui, mais pas en s'en gargarisant. En la transformant en action autour de valeurs d'autonomie, d'efficacité, d'évaluation. Penser l'égalité, oui. Des chances, certes. Mais en la traduisant aussi en respect de la discipline. Ou en promulguant de nouvelles passerelles pour l'emploi. La culture du travail et de ses valeurs existe aussi. Ce ne fera jamais une politique culturelle. Le fil conducteur aura toujours sa torsade barbelée. Mais aux vertus protectrices. L'école n'est pas plus de gauche que de droite. L'enjeu n'est pas que la culture passe à droite. Mais que chacun des deux bords fassent en sorte que la culture ne soit jamais mise en bière. Disons-le sans faux col.